

J'ai été un Roi. Que dis-je, un Empereur.
Du haut de mes 183 ans, j'ai régné comme jamais je n'aurai pu l'imaginer.

J'ai été un Roi. Que dis-je, un Empereur.

Du haut de mes cent quatre-vingt-trois ans, j'ai régné comme jamais je n'aurais pu l'imaginer.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : mon règne n'a pas commencé par la puissance.

Il a commencé par la **tenue**.

La tenue intérieure — ce mot que l'on comprend trop tard — c'est la capacité de rester souverain au milieu de soi-même, quand tout en nous réclame une fuite, une excuse, une anesthésie, un détour.

Je n'ai pas été couronné.

J'ai été **contraint**.

Contraint par cinq blessures de ma vie, vives comme des scalpels, qui ne coupaient pas la peau... mais les illusions.

I — La blessure de l'abandon

Je l'ai connue sans scène. Sans grands adieux.

Simplement : un jour, j'ai compris que l'on pouvait être présent et ne pas être là. Qu'un regard pouvait passer à travers vous comme si vous étiez une vitre.

Cette blessure ne fait pas crier. Elle fait **se contracter**.

Elle fabrique une stratégie : *devenir irréprochable pour ne plus être quitté*.

Et à force de vouloir mériter la présence des autres, j'ai quitté la mienne.

C'est la première coupure : **se trahir pour être gardé**.

II — La blessure de l'humiliation

Un mot, un rire, une mise à nu — parfois minuscule, parfois publique.

L'humiliation ne détruit pas seulement l'estime : elle enseigne la prudence comme une religion.

Après elle, on devient habile. On anticipe. On arrange. On polit.

On met des couches entre soi et le monde, jusqu'à ne plus savoir où l'on respire vraiment.

Cette blessure coupe comme un scalpel : elle tranche la spontanéité.

Et elle murmure : *ne te montre plus*.

C'est la deuxième coupure : **se déguiser pour être épargné**.

III — La blessure de l'injustice

J'ai connu le moment où la vérité ne protège pas.

Où l'on fait juste, et l'on est puni. Où l'on fait bien, et l'on est soupçonné. Où l'on souffre, et l'on vous explique que vous exagérez.

L'injustice ne blesse pas seulement le cœur : elle tord l'axe.

Elle fait naître une tentation lourde : *devenir dur, devenir froid, devenir pareil*.

Cette blessure est une lame droite : elle coupe la confiance en la droiture.

Et elle propose un marché : *renonce à ta noblesse, tu souffriras moins*.

C'est la troisième coupure : **abandonner l'honneur pour survivre**.

IV — La blessure de la trahison

On s'attend à la trahison des ennemis.

On ne s'attend pas à celle des proches, des alliés, de ceux à qui l'on a donné l'arrière-garde : sa confiance, sa fatigue, son secret.

La trahison n'apprend pas la méfiance. Elle apprend quelque chose de pire : l'idée que l'amour est dangereux, que l'amitié est une dette, que l'intimité est une faiblesse exploitable.

Cette blessure incise sans bruit : elle coupe la capacité de s'ouvrir sans calculer.

Et l'on devient un royaume barricadé.

C'est la quatrième coupure : **se fermer pour ne plus saigner.**

V — La blessure du manque de reconnaissance

La plus perfide, parce qu'elle se présente comme un simple "vide".

Faire, donner, bâtir — et sentir que rien n'arrive. Ni signe. Ni retour. Ni regard qui confirme : *oui, tu comptes.*

Cette blessure ne crie pas, elle épuise.

Elle pousse à chercher la preuve de sa valeur dans le résultat, dans l'approbation, dans le bruit extérieur. Et plus on cherche, plus on se disperse.

Son scalpel tranche l'âme en deux :

d'un côté, ce que l'on est ; de l'autre, ce que l'on veut qu'on reconnaisse.

C'est la cinquième coupure : **se perdre à vouloir être validé.**

Voilà les cinq lames.

Et voici ce qu'elles ont fait, ensemble : elles m'ont forcé à découvrir la seule chose qui tienne quand tout tremble.

La tenue intérieure.

Je n'ai pas guéri en effaçant ces blessures.

Je suis devenu Empereur en cessant de leur donner le gouvernement.

J'ai compris une loi simple, terrible :

On ne se relève pas en allant mieux.

On se relève en se tenant.

Alors j'ai établi mon premier Empire, silencieux, sans drapeau : mon propre dedans.

1. **Je ne me négocie plus.** (Même quand j'ai peur.)
2. **Je ne me dramatise plus.** (Même quand ça fait mal.)
3. **Je ne me mens plus.** (Même quand la vérité coûte.)
4. **Je ne me vends plus.** (Même quand l'on me refuse.)
5. **Je reste présent.** (Même quand je voudrais disparaître.)

Et à partir de là, quelque chose d'inattendu s'est produit :

les blessures, au lieu de m'ouvrir au chaos, se sont mises à m'ouvrir un chemin.

Car un homme qui se tient devient une mesure pour les autres.

Il n'impose pas — il **stabilise**.

Il ne séduit pas — il **oriente**.

Il ne promet pas — il **incarne**.

C'est ainsi que le règne commence.

Pas sur les autres.

Sur le point le plus difficile à gouverner : **soi-même**, quand personne ne regarde.

Et maintenant, tu peux me pousser plus loin.

Car le Prologue n'a pas encore montré la première vraie épreuve :

celle où l'Empire naissant rencontre le monde — et où l'on doit choisir entre être aimé... ou être souverain.